

Une leçon d'humilité

Beaucoup de choses ont suscité l'admiration dans le parcours de l'Espagne à la Coupe du monde 2010: la direction empreinte de sagesse de Vicente del Bosque, la brillante orchestration du jeu de Xavi, les courses incisives avec le ballon d'Andrés Iniesta, l'habileté de David Villa devant le but et les exploits du gardien Iker Casillas. Mais ce n'est pas seulement l'habileté des joueurs espagnols dans la pratique du football qui a impressionné. Leurs qualités humaines, en particulier l'humilité manifestée par nombre d'entre eux, leur ont valu le respect au-delà de leurs exploits techniques. Ce comportement positif était-il uniquement une heureuse coïncidence ou le résultat d'une culture ancrée dans le football espagnol?

Il est aisé de voir que cette glorieuse génération de footballeurs est modeste, sans prétentions et heureuse de promouvoir la mentalité du «nous». Comme Xavi l'a déclaré: «*Nous sommes un groupe de gens très normaux, travaillant très dur et aimant le football.*» On peut en dire autant de leur entraîneur, Vicente Del Bosque, qui a remporté à la fois la Ligue des champions et la Coupe du monde avec son style de direction respectueux, patient et sans prétentions. Ce qui n'est pas révélé au public, c'est le processus qui a alimenté nombre de ces joueurs doués qui ont gardé les pieds fermement sur terre.

Comme Fernando Hierro, directeur sportif de la Fédération espagnole de football (RFEF), et Ginés Meléndez, directeur de l'école d'entraîneurs, l'ont expliqué aux participants de la Conférence des entraîneurs d'équipes nationales à Madrid, l'objectif en Espagne est d'apprendre à des jeunes gens talentueux à jouer, à rivaliser et à développer un équilibre psychologique. Ginés a précisé: «*Les joueurs ont besoin d'être vraiment bien équilibrés. Un joueur dont le comportement varie à l'excès entre euphorie et dramatisation sur la base du résultat signera de faibles performances dans les compétitions.*» Du football de base aux équipes juniors d'élite, la RFEF met l'accent sur l'enseignement de valeurs telles que l'engagement, la camaraderie, le naturel et la modestie. Elle cherche à produire des joueurs d'élite et de bons caractères.

Pour l'équipe technique de la RFEF, il n'y a pas place pour l'arrogance, la vanité ou un sentiment de supériorité. Vicente del Bosque, au plus haut niveau, lutte contre l'autosatisfaction et la fierté mal placée. Bien sûr, les joueurs ont besoin d'un ego, de vouloir être les meilleurs possible mais cela ne doit pas être confondu avec le côté négatif de l'égotisme. Quand des joueurs ou des entraîneurs connaissent le succès, il n'est pas nécessaire qu'ils s'autoglorifient. Comme le dit la maxime: «*Si vous devez dire aux gens que vous existez, c'est que vous n'existez pas.*»

L'Espagne a remporté la Coupe du monde en faisant étalage de superbes qualités techniques. Elle a aussi remporté le trophée du fair-play, ce qui témoigne d'une philosophie mettant en valeur dans une égale mesure la technique rapide et les attitudes positives. Quand Xavi a parlé du capitaine de son équipe nationale, Iker Casillas, il a dit: «*C'est un type très humble, très normal.*» La déclaration aurait pu s'appliquer à de nombreux joueurs de l'équipe, en particulier à ceux qui ont progressé dans les rangs des équipes juniors durant la dernière décennie et demie. Xavi, Iniesta, Casillas et compagnie ont tout gagné. Ils donnent néanmoins une précieuse leçon d'humilité à la prochaine génération.

Andy Roxburgh,
Directeur technique de l'UEFA

Vicente Del Bosque.

UEFA.technician

Sommaire

Interview: Vicente Del Bosque	2
Compte rendu d'une rencontre à Madrid	6
Notes de Nyon	10
Vicente et les autres lauréats	12

L'interview du Technician

Le joueur ressemblait à l'entraîneur. Son jeu était posé, exempt de précipitation et plein d'élégance. Il avait un regard astucieux pour la passe percutante et était l'un de ces demis créatifs qui ont l'habileté de faire en sorte que le jeu paraisse simple. Né à Salamanque, il se rendit dans la capitale espagnole comme junior et devint une personnalité influente au milieu du terrain de Real Madrid de 1970 à 1984, avec seulement quelques périodes de prêt au CD Castellon et au CF Cordoue durant ses années de formation.

Après cinq titres de champion et quatre victoires en coupe, en plus de ses 18 sélections en équipe nationale d'Espagne, il commença sa carrière d'entraîneur au sein du mouvement junior de Real Madrid, prenant place à deux reprises dans la zone technique de la première équipe pour quelques matches à titre intérimaire avant de se voir offrir le poste à plein temps en 1999. Il répondit par deux titres de champion d'Espagne, une Coupe d'Espagne et une Super Coupe de l'UEFA ainsi que par la Coupe européenne/sud-américaine. Qui plus est, il orchestra les succès en Ligue des champions de l'UEFA en 2000 et 2002. Libéré en 2003, il passa une période en Turquie avant de reprendre la direction de l'équipe nationale d'Espagne immédiatement après la victoire à l'EURO 2008 et conduisit «La Roja» en Afrique du Sud en remportant dix nets succès en phase qualificative. C'est le champion du monde. C'est...

Vicente Del Bosque

Vous avez remporté deux fois la Ligue des champions de l'UEFA avec Real Madrid – dans quelle mesure peut-on comparer cette expérience avec votre succès en Coupe du monde ?

J'ai eu la bonne fortune de remporter l'une et l'autre et il peut y avoir des éléments de comparaison entre les deux compétitions. Avec une équipe nationale, le travail est évidemment différent et le tour final d'une Coupe du monde est plus intense en termes de temps et de travail que les tours à élimination directe de la Ligue des champions. Mais, dans les deux compétitions, vous parlez d'un dénominateur commun quant à la direction d'un groupe, la préparation d'une équipe pour une compétition d'intensité élevée et quant à la tentative de maintenir de très hauts niveaux de performance. Pour une Coupe

du monde, il s'agit d'essayer d'être physiquement et mentalement en forme optimale durant une période décisive. L'autre grande différence est que, tandis que Real Madrid a été neuf fois champion d'Europe, l'équipe nationale n'avait jamais remporté une Coupe du monde. Aussi le succès acquis en Afrique du Sud a-t-il été quelque chose qui allait au-delà du domaine du sport. Il est allé droit au cœur de toute une nation. Il a eu un énorme impact émotionnel.

Durant votre préparation pour la Coupe du monde, sur quoi avez-vous mis l'accent ?

Eh bien, vous réunissez votre groupe en mai à la fin d'une longue et harassante saison, beaucoup de joueurs ayant joué le mercredi et le samedi tout au long de celle-ci. Ce que nous avons décidé, c'est que nous n'allions pas préparer une sorte de programme d'avant-saison. Nous avons essayé de trouver un bon équilibre en disputant quelques matches de préparation mais aussi en trouvant les bons moments et les bonnes places pour donner du repos aux joueurs. Comme la plupart des autres équipes, nous désirions nous rendre en Afrique du Sud avec de la fraîcheur mentale et je pense qu'il était très important d'arriver avec l'esprit clair.

La défaite lors de votre premier match contre la Suisse a été un choc. Comment avez-vous fait pour retrouver la confiance ?

Dans le football espagnol, on attendait beaucoup de la Coupe du monde, de sorte que cela a été un moment difficile qui a provoqué un peu d'angoisse et d'anxiété. Le lendemain de la défaite face à la Suisse et avant de nous préparer à affronter le Honduras et le Chili, nous avons clairement fait comprendre que ce n'était pas le moment de pointer le doigt pour



adresser des reproches à qui que ce soit. Si quelqu'un devait être blâmé, c'était chacun d'entre nous. Nous avons également veillé à nous concentrer sur les éléments positifs de notre performance et avons placé ce résultat dans le contexte de tous les autres matches que nous avons disputés sur le chemin menant en Afrique du Sud. Nous savions que nous pouvions mieux jouer mais je n'ai vu aucune raison de procéder à de grands changements et, pour le match contre le Honduras, je pense que tout ce que j'ai fait a été de commencer la partie avec Torres et de remplacer Silva par Navas. La chose la plus importante, comme vous le dites, était de retrouver la confiance. Nous l'avons fait contre le Honduras et l'avons consolidée en battant le Chili.

Un entraîneur peut être un beau parleur – mais ce qu'il dit est plus important que la manière dont il le dit. Si vous parlez, vous devez avoir des arguments convaincants. La chose importante était de souligner que nous avions le courage de nos convictions en termes de style de football que nous voulions pratiquer – et la réponse a été le prochain match et celui qui a suivi. Il n'a été question que de jouer au football, pas de discuter. Je pense que l'entraîneur doit trouver une juste mesure dans ce qu'il dit et transmettre sa ferme conviction concernant certains critères. Je suis d'avis que si vous exagérez votre discours, vous courez le risque de dire une chose un jour et quelque chose de différent quelques jours plus tard. Nous avons la chance d'avoir un groupe de gens formidables qui comprenaient facilement les messages.

Comment décririez-vous votre style de direction? Et le style de jeu de votre équipe?

Je pense que chaque entraîneur a sa propre personnalité et sa propre manière d'aborder son métier. Il n'y en a pas deux qui soient les mêmes. Chaque homme est un monde différent. Si je devais me décrire moi-même – et ce

L'entraîneur espagnol et ses joueurs célèbrent la conquête du titre mondial en juillet dernier en Afrique du Sud.



Soriano/AFP



Michel Platini remet à Vicente Del Bosque une distinction pour ses succès en Coupe du monde et en Ligue des champions de l'UEFA.

n'est pas une tâche facile – je dirais que mon style repose sur les valeurs humaines et sur le partage. Et également en étant aimable et positif. Je ne sais pas si d'autres entraîneurs seraient d'accord avec cela mais c'est un jeu, c'est un divertissement, c'est amusant, nous prenons tous du plaisir au football... aussi ne vois-je aucune raison d'être constamment triste, tendu et de paraître énervé ou de mauvaise humeur. Il faut être un chef mais je m'efforce d'être un chef sympathique. Les entraîneurs sont jugés sur les faits plutôt que sur les paroles, aussi devez-vous contrôler et diriger un groupe d'une manière ferme mais aussi en mettant l'accent sur les valeurs humaines et sur une philosophie de jeu. Nous nous efforçons de pratiquer un jeu privilégiant la conservation du ballon avec un rythme élevé, beaucoup de mobilité et un bon équilibre entre passes courtes et longues.

Pour revenir à la défaite contre la Suisse, la pire chose eût été de revenir aux vestiaires et de dire que le style qui nous avait conduits en Afrique du sud – nous avons remporté tous nos matches de qualification – n'était pas valable. Il faut rester fidèle à ses convictions.

Vous parlez de «partage» avec les joueurs. Qu'est-ce que cela signifie spécifiquement?

Cela veut dire qu'on doit être disposé à écouter et à établir de bonnes relations avec eux. Certaines personnes y voient peut-être un signe de faiblesse – le fait d'être prêt à écouter les joueurs – mais je ne vois pas du tout cela ainsi. Je considère comme essentiel qu'un entraîneur ait une bonne communication avec ses joueurs.

Lors d'un tour final, la gestion des hommes est un facteur important – à un tel point que quelqu'un a dit récemment: «Si vous ne connaissez que le football, vous êtes perdu». Êtes-vous d'accord avec cette affirmation?

Oui, je suis d'accord. J'ai eu la chance de jouer sous la direction de quelques très bons entraîneurs espagnols et étrangers qui m'ont enseigné à quel point il était important d'avoir d'autres qualités que des connaissances en football. Ils étaient rompus à d'autres domaines et je pense que c'est très important.

Lequel d'entre eux a-t-il eu une influence sur le développement de Vicente Del Bosque comme entraîneur ?

Je commencerais par un entraîneur avec lequel j'ai travaillé quand j'avais 24 ans. Il arriva à Madrid après la Coupe du monde en 1974. Je parle de Miljan Miljanic. Lui et Vujadin Boskov étaient différents des autres entraîneurs que j'avais connus. Tous deux venaient de Yougoslavie mais ils étaient aussi différents l'un de l'autre. Ils

problèmes et de conflits. Ce qui dit tout sur un groupe de véritables sportifs ayant des attitudes très généreuses. Une bonne harmonie et l'esprit d'équipe ne suffisent pas pour gagner des matches – cela doit être quelque chose qui demeure indépendant des résultats. Mon contingent en Afrique du Sud était un groupe de 23 excellents joueurs et d'excellentes personnes qui ont fait une expérience très agréable durant les 50 jours qu'ils ont passés ensemble.

FIFA



Xavi Hernandez tente de passer entre les Néerlandais John Heitinga et Gregory van der Wiel lors de la finale de la Coupe du monde.

étaient plus que des entraîneurs. De nos jours, on peut soutenir que nous ne sommes que des entraîneurs et rien de plus. Mais c'étaient des entraîneurs et bien plus encore. Ils connaissaient le football. Mais ils connaissaient également l'histoire, la géographie... c'étaient des personnes cultivées. De nos jours, on attend des entraîneurs qu'ils connaissent le football et rien d'autre. Mais c'étaient des hommes cultivés dans d'autres aspects de l'existence.

Si vous avez joué pour Real Madrid il y a longtemps, vous devez mentionner Miguel Muñoz et un autre entraîneur qui a une place particulière dans mon cœur même s'il est moins connu sur le plan international: Luis Molowny. Je pense que la meilleure manière de parler de ce qu'il représentait pour moi est simplement de dire qu'il a créé et stimulé mon désir de devenir entraîneur. Je devrais dire «notre» désir parce que si vous vous penchez sur cette équipe, vous y trouverez des noms comme Camacho, Garcia Remon... des joueurs qui, en raison de cette influence, étaient motivés pour embrasser la profession d'entraîneur. Ce sont les quatre influences majeures que je mettrais le plus en exergue et je suis heureux que deux d'entre eux soient venus de l'extérieur de l'Espagne car je crois fermement que, dans le travail d'entraîneur, il n'y a pas de frontières. Il y a de bons et de mauvais entraîneurs – et cela n'a rien à voir avec le pays où l'on est né.

Depuis l'Afrique du Sud, vous avez souvent parlé de l'importance de gérer un groupe qui doit passer 50 jours ensemble...

C'est juste. 50 jours, c'est long et nous avons eu suffisamment de chance pour ne pas avoir d'anicroches, de

Après l'EURO 2008, votre prédécesseur avait souvent fait référence à l'importance de ce qu'il appelait «les capitaines». Avez-vous eu des relations similaires en Afrique du Sud ?

Eh bien, en principe, l'objectif est de traiter tous les joueurs sur un pied d'égalité. Mais peut-être que cela n'avantage pas certains d'entre eux parce qu'un groupe comprend habituellement des joueurs qui ont davantage d'expérience, qui ont des «qualités de capitaine», qui sont plus anciens en ce qui concerne le nombre de sélections en équipe nationale et qui ont des qualités naturelles de meneur. Aussi essayez-vous d'exploiter ces ressources et d'obtenir les meilleures réponses à ces situations sur les plans individuels et collectifs. J'accorde beaucoup d'importance aux relations humaines et si elles sont bonnes, c'est déjà un grand pas vers le succès. Les matches se décident habituellement sur de petits détails et aucun de nos matches n'a été remporté avec des grands écarts. Les valeurs humaines sont importantes pour réagir aux situations serrées et la clé est de fondre les qualités individuelles dans un style de jeu bien organisé et structuré. C'est ce que nous avons tenté de faire en Afrique du Sud et ce que nous tenterons de faire à l'avenir.

Quel a été votre plus grand défi depuis que vous avez pris votre poste ?

La plupart des joueurs faisaient partie du contingent qui a remporté l'EURO 2008 et je n'ai pas voulu détruire ou gommer ce qui avait été réalisé auparavant. Mon prédécesseur a fait de l'excellent travail et je dirais que l'aspect de la continuité a été grandement bénéfique au football espagnol. D'un autre côté, je pense que la pire des choses est de ne pas progresser. J'aurais été irréaliste de penser que les 23 joueurs de Vienne seraient les 23 de Johannesburg. Aussi avons-nous introduit des nouveaux venus tels que Busquets, Navas, Javi Martínez, Llorente... à tout prendre, nous parlons de sept ou de huit nouveaux joueurs qui pouvaient injecter du sang neuf dans le contingent. Aussi le défi était-il de prendre des décisions dures – dont certaines m'ont ennuyé. Marcos Senna, par exemple. C'était peut-être le meilleur joueur à Vienne et il était difficile de l'exclure. Mais il n'est pas question de s'abandonner aux sentiments et aux émotions. Vous devez prendre des décisions sportives et prendre des risques. Il n'y a pas de place pour la complaisance.

Quel style de jeu privilégiez-vous ?

Je ne crois pas beaucoup à la planche à dessin. En d'autres termes, je ne considère pas qu'une certaine

structure d'équipe soit une garantie de bon football. Je pense qu'il est plus important de construire une équipe qui soit bien consciente du besoin d'évoluer en équipe aussi bien en défense qu'en attaque. Les gens ont tendance à mettre l'accent sur les qualités offensives de l'Espagne, comme si nous faisons pleuvoir les tirs sur nos adversaires. Mais nous avons également des qualités défensives et si nous ne faisons pas bien certaines choses nous devenons une équipe vulnérable, presque faible. Il est important de réagir collectivement et rapidement à la perte de la balle.

Pourquoi le football espagnol a-t-il eu autant de succès ces dernières années?

J'ai mentionné la continuité et, bien entendu, cela est aussi dû aux équipes et aux joueurs qui ont connu le succès dans les équipes juniors de l'Espagne. Cela a été incontestablement un facteur qui y a contribué parce que les joueurs ont fait partie de ces équipes en jouant d'une certaine manière. Mais il faut également regarder ce que font les joueurs tous les jours au sein de leurs clubs et analyser les rôles qu'ils assument. Vous songez ensuite à ce qu'ils peuvent apporter au style de jeu de l'équipe nationale. Les gens nous ont comparés à Barcelone, ce qui est logique si vous avez Xavi, Iniesta et Busquets au milieu du terrain – mais nous avons aussi des traces d'autres clubs espagnols dans la manière dont nous pratiquons notre football.

Quels sont les aspects du tour final disputé en Afrique du Sud qui vous sont restés à l'esprit?

Je dois commencer par l'organisation parce que je l'ai trouvée excellente alors que de nombreuses personnes avaient prédit quelque chose de terrible. J'ai trouvé que ce fut un succès extraordinaire. En termes de football, je me rappellerai de tous nos adversaires. L'Allemagne, par exemple, qui a été formidable avec nous. Elle a très bien accueilli la défaite et son comportement a toujours été exemplaire. Qui plus est, elle a donné de la dignité à notre victoire – et je dis cela du fond du cœur.

En Afrique du Sud, y a-t-il eu des moments importants qui ont fait la différence et qui, finalement, ont mené votre équipe au titre?

Oui, le fait de commencer par la défaite contre la Suisse. Mais nous avons aussi connu des moments délicats dans nos matches contre le Chili et le Paraguay, par exemple. C'étaient de très forts adversaires et leur pressing a été exercé avec une efficacité militaire. Il a été très difficile de jouer contre eux. Mais un joueur qui ambitionne

de devenir champion du monde doit être capable de jouer contre n'importe quel type d'adversaire.

Où vous sentez-vous le plus à l'aise? Comme entraîneur de club ou comme entraîneur de l'équipe nationale?

Je suis à l'aise dans le rôle d'entraîneur de l'équipe nationale même si je pense que les meilleurs résultats surviennent quand joueurs et entraîneurs se connaissent bien les uns les autres. Avec une équipe nationale, vous avez manifestement moins de temps pour le faire parce qu'il y a moins de contact. Dans un club où vous connaissez très bien chaque joueur, vous pouvez souvent transmettre des messages simplement de la manière dont vous regardez un joueur. D'un autre côté, le contact quotidien dans un club peut donner lieu à davantage de frictions et de conflits. Dans l'équipe nationale, au fond, le seul «conflit» est que vous avez 23 joueurs et que 11 seulement peuvent être sur le terrain. Songez simplement: Silva de Manchester City, Torres de Liverpool, Cesc d'Arsenal... sur le banc. Cela peut poser un problème. Mais je dois dire que, comme entraîneur de Real Madrid et de l'équipe nationale espagnole, j'ai eu assez de chance pour ne



Vicente Del Bosque au milieu de ses joueurs lors d'une séance d'entraînement pendant la Coupe du monde.

pas connaître de graves problèmes. Ce que j'ai appris, c'est que, en règle générale, plus le joueur est grand, moins il crée de problèmes.

Si vous le pouviez, y a-t-il une chose que vous aimeriez changer dans le football?

C'est difficile. Si j'avais un souhait, ce serait peut-être que les entraîneurs et les joueurs ne parlent pas des arbitres. Je sais que nous vivons dans des pays où l'on peut parler librement mais souvent je pense que certaines choses dites sur les arbitres portent préjudice au football. ●

Vicente Del Bosque en conversation avec Andy Roxburgh et Graham Turner

Compte rendu d'une rencontre à Madrid

La 9^e Conférence de l'UEFA pour les entraîneurs nationaux européens s'est tenue à Madrid à peine trois semaines après le 12^e Forum des entraîneurs des clubs d'élite, organisé au siège de l'UEFA, à Nyon. Inévitablement, il y avait des dénominateurs communs et un certain nombre de points étaient étroitement imbriqués, compte tenu du fait que la Ligue des champions de l'UEFA et les principaux événements se déroulant en alternance tous les deux ans – la Coupe du monde et le Championnat d'Europe – constituent la référence en matière de football international.

À Madrid, l'envergure des participants des 53 associations membres de l'UEFA se mesurait par l'intérêt des médias. L'ouverture de la conférence par Michel Platini, par le président de l'association organisatrice, Angel María Villar Llona, et par le secrétaire d'État espagnol aux Sports, Jaime Lissavetzky, a attiré 15 équipes de télévision et 36 journalistes de la presse écrite. Mais la liste prestigieuse des entraîneurs d'équipes nationales donnait à réfléchir en raison du nombre de nouveaux noms. Comme l'a rapporté Jean-Paul Brigger, en charge du rapport technique de la FIFA sur la Coupe du monde, seuls 13 des 32 entraîneurs présents en Afrique du Sud sont restés en poste, dont huit européens. En raison de la hausse du taux de rotation et du raccourcissement des mandats, peu de sélectionneurs participent à un tour final en bénéficiant d'une expérience acquise lors de précédents tournois. D'où l'importance du partage de connaissances entre les entraîneurs et les directeurs techniques qui ont participé à un seul événement.

Double casquette

Lors de la session inaugurale, à Madrid, le champion du monde Vicente Del Bosque a souligné l'importance de la gestion humaine d'un groupe pendant une période allant de sept à neuf semaines. Durant la deuxième matinée, ce sujet a été développé par l'entraîneur médaillé d'argent en Afrique du Sud, Bert van Marwijk. «Pendant deux ans, vous voyez vos joueurs pendant quelques jours, puis plus pendant des semaines, voire des mois. Si vous vous qualifiez, vous accédez

au tour final, et alors, la pression monte en flèche. C'est une expérience incomparable. Vous avez un public international. Les médias du monde entier s'intéressent à vous. Vous devez gérer le groupe pendant une longue période: neuf semaines dans le cas des Pays-Bas, ce qui ajoute une pression supplémentaire. La tâche devient très difficile; il faut en faire l'expérience pour réaliser à quel point ces exigences sont lourdes. L'expérience est le seul moyen d'acquérir ces connaissances, et c'est la même chose pour les joueurs.»

À Madrid, tous sont convenus que, du point de vue de l'entraîneur, un tournoi final implique un cahier des charges complètement différent. Dans ce cadre, la tâche de l'entraîneur d'équipes nationales ressemble davantage à celle



Bilan en réunion plénière après les travaux en groupes.

de l'entraîneur de club, car il est immergé dans les entraînements quotidiens, les matches, sans oublier le repos et la récupération. La différence essentielle, bien évidemment, est que les joueurs ne rentrent pas chez eux. L'élément crucial pour l'entraîneur dans le contexte d'un tournoi final est que des questions comme éviter la lassitude

ou conserver la fraîcheur physique et mentale des joueurs dans un environnement sous pression prennent soudain une importance capitale. «*La phase de qualification est comme un marathon, explique Joachim Löw, et il faut avoir recours à beaucoup de joueurs en raison des blessures, des suspensions, etc. Dans un tournoi final, la situation est inversée: il faut maintenir le même groupe de joueurs ensemble pendant des semaines. Ces dernières années, l'équipe allemande est au moins allée jusqu'en demi-finale, donc il faut se préparer à passer une longue période ensemble et l'entraîneur principal doit mettre sur pied un bon staff d'encadrement: des personnes efficaces, fiables, bien équilibrées et qui montrent le bon exemple aux joueurs.*»

De l'importance d'une philosophie

Le directeur sportif de la Fédération espagnole de football, Fernando Hierro, a fait ce constat: «*Quand vous remportez l'EURO et la Coupe du monde, chacun veut savoir ce que vous faites en termes de développement des joueurs.*» Le directeur technique et entraîneur de longue date des équipes juniors espagnoles Ginés Meléndez s'est penché le dernier jour de la conférence à Madrid sur les structures, la détection des talents et les voies de développement des juniors. L'un des points intéressants qu'il a évoqués est qu'à part les talents de footballeur, la sélection est fondée sur les qualités humaines: le caractère, l'esprit de compétition, la volonté de réussir et le niveau d'intelligence émotionnelle, qui permet aux joueurs d'affronter les compétitions de courte durée. «*Notre philosophie est basée sur le développement des qualités des équipes juniors, a expliqué Fernando Hierro, tout en restant fidèles à un certain style de jeu basé sur la conservation du ballon et la volonté d'imposer notre jeu à l'adversaire. Nous avons changé notre staff technique au cours des deux dernières années, mais nous avons conservé notre philosophie. L'idée est de faciliter le passage des étapes. Je sais que, traditionnellement, de nombreuses associations nationales tentent d'appliquer le style de l'équipe A aux sélections juniors. Nous pensons que ce devrait être l'inverse. L'équipe nationale est fondée sur le travail que nous accomplissons avec les équipes juniors.*»

Au Forum des entraîneurs des clubs d'élite, l'entraîneur du FC Barcelone, Pep Guardiola, a été parmi ceux qui ont salué la performance de l'équipe allemande à la Coupe du monde, en faisant l'observation suivante: «*Ils ont eu le courage d'appliquer un style qui s'écartait de leur jeu traditionnel.*» Ce commentaire, réitéré à Madrid, a constitué une source de satisfaction pour l'entraîneur médaillé de bronze, Joachim Löw. «*Après l'EURO 2004, a-t-il déclaré, nous avons décidé de travailler sur un nouveau style de jeu avec notre effectif très jeune, un style basé sur la conservation du ballon, la domination du jeu et une approche plus positive de l'attaque, avec une plus grande prise de risques. Notre objectif était d'imposer notre jeu à l'adversaire plutôt que de réagir au sien. Lorsque notre sélection des moins de 21 ans a remporté le Championnat d'Europe en Suède en 2009, nous avons réalisé que certains joueurs avaient non seulement le talent mais également la maturité pour*

rejoindre l'équipe A. » Manuel Neuer, Dennis Aogo, Sami Khedira, Mesut Özil, Jerome Boateng et Marko Marin étaient en Afrique du Sud une année seulement après avoir joué en Suède, alors que Toni Kroos, Thomas Müller et Holger Badstuber, encore plus jeunes, incarnaient la nouvelle philosophie allemande.

Formes et structures

Pendant la Coupe du monde, l'Espagne a été l'une des douze équipes à adopter un système de jeu en 4-2-3-1,



Iker Casillas intervient devant Toni Kroos dans la demi-finale entre l'Espagne et l'Allemagne.

sachant que huit des seize clubs de l'édition 2009-10 de la Ligue des champions (UCL) ont choisi cette même formation. Lors de la journée d'ouverture, à Madrid, le directeur technique de l'UEFA, Andy Roxburgh, a souligné la diversité d'une Coupe du monde où 10 des 32 équipes ont souvent privilégié un système en 4-4-2 (contre seulement deux en UCL); six ont opté pour une formation en 4-3-3 (comme pour l'UCL) et quelques équipes non européennes ont présenté une défense à trois. Durant la Coupe du monde 2002, 40% des sélections disposaient d'une défense à trois. Mais cette structure s'est raréfiée lors des dernières éditions de l'UCL, et aucune des seize équipes de l'édition 2009-10 n'a adopté cette formule.

La moitié des équipes présentes en Afrique du Sud ont commencé avec un attaquant en pointe, contre 85% en UCL. Les attaquants ont pourtant marqué 53% des 145 buts du tournoi. Par ailleurs, la tendance à opter pour deux milieux récupérateurs s'est nettement dessinée, avec un pourcentage de 65% qui correspond aux valeurs de l'UCL. Mais on a noté une certaine variété dans la personnalité des joueurs déployés à ces postes. Par exemple, la combinaison de Sergio Busquets et Xabi Alonso dans l'équipe championne du monde contrastait avec celle de Javier Zanetti et Esteban Cambiasso dans la formation de l'Inter qui a remporté le titre européen à Madrid.

Des arrières latéraux polyvalents

Le recours de plus en plus fréquent à deux milieux récupérateurs aux positions bien définies et, généralement, aux priorités défensives, a accru la demande d'arrières latéraux qui parcourent la zone entre les deux surfaces de

réparation. Dans l'UCL, deux arrières latéraux – Maicon pour l'Inter et Holger Badstuber pour Bayern Munich – sont apparus comme les principaux pourvoyeurs de centres, et cette tendance s'est exportée en Afrique du Sud, où des joueurs comme Sergio Ramos pour l'Espagne, Philipp Lahm pour l'Allemagne et Giovanni van Bronckhorst pour les Pays-Bas ont contribué de manière significative aux offensives collectives. Dans le rapport technique de l'UCL, il a été mentionné que certains des exemples les plus flamboyants d'arrières latéraux polyvalents étaient brésiliens: Maicon pour l'Inter et Daniel Alves pour le FC Barcelone. Le fait que ces deux joueurs opèrent sur le flanc droit a amené Carlos Dunga à les intégrer tous deux à sa formation, en attribuant une position plus avancée à Alves.

Résultats dans les filets

Le bilan final du tournoi en Afrique du Sud est de 145 buts, contre 147 lors de l'édition 2006, soit une moyenne de 2,27 par match, contre 2,56 en UCL. Au total, 23% des buts ont été marqués sur balles arrêtées (contre 26% en UCL) et 26 buts ont été inscrits de l'extérieur de la surface de réparation. En UCL, le nombre de buts marqués de loin a augmenté de 38% lors de l'édition 2009-10 et cette tendance pourrait être interprétée comme le résultat de blocs défensifs jouant en retrait et de la volonté croissante de tirer de l'extérieur de la surface de réparation.

Les contre-attaques rapides ont produit 25% des buts résultant d'actions de jeu lors de la Coupe du monde, contre 27% en UCL et 46% lors de l'EURO 2008. Dans ces trois compétitions, la capacité de lancer des contres rapides était une arme importante de l'arsenal des meilleures équipes. En Afrique du Sud, l'Allemagne et le Brésil

ont été les maîtres incontestés de la discipline, suivis par les finalistes, l'Espagne et les Pays-Bas. «*Cette facette du jeu espagnol est souvent sous-estimée*», a commenté Joachim Löw à Madrid. «*Il ne faut pas oublier que c'était la meilleure équipe du point de vue défensif, avec de bons mécanismes de récupération du ballon et la capacité de produire des transitions en l'espace de cinq ou six secondes. Pour lancer des contres efficaces, il faut une réaction instantanée en termes de mouvement.*»

Lors des saisons précédentes, la capacité de trouver des solutions avait dominé en UCL, avec jusqu'à 40% de buts marqués sur des contres en 2005-06. Ensuite, les formules permettant de «*contrer les contres*» ont provoqué une baisse graduelle et, en Afrique du Sud, les équipes qui, comme les deux finalistes, laissaient des espaces à l'arrière devaient développer des mécanismes bien huilés pour réduire leur vulnérabilité dès la perte du ballon. Lors du Forum des entraîneurs des clubs d'élite, Carlo Ancelotti a déclaré: «*Il était manifeste que l'Espagne, même avec beaucoup de joueurs à l'avant, n'a pas subi trop de contres.*»

Jeu collectif et actions individuelles

L'un des points de discussion, à Madrid – et à Nyon – a été de savoir pourquoi certains joueurs de qui on attendait beaucoup en Afrique du Sud n'ont pas réussi à s'imposer. Mis à part la fatigue de fin de saison, il a été suggéré que le simple poids des attentes pouvait élever des barrières psychologiques et créer des degrés de stress qui ont poussé des joueurs internationaux très expérimentés à admettre, comme l'a rapporté un des entraîneurs à Madrid, qu'ils n'avaient jamais ressenti une telle tension auparavant. Comme l'avait déjà mentionné le rapport



technique de l'UEFA sur l'édition 2009-10 de l'UCL, «des actions individuelles remarquables sont souvent nécessaires pour percer des défenses qui semblent infranchissables.» Le tournoi sud-africain en a apporté la preuve car, même s'il a été salué comme mettant les vertus collectives à l'honneur, 23% des buts ont résulté d'actions individuelles, contre 26% en UCL. Andy Roxburgh l'a fait remarquer à Madrid: «Ce sont souvent des éclairs de génie individuels qui ont fait la différence.»

Les facteurs décisifs

Talents individuels, concentration, transitions rapides et volonté de gagner figurent parmi les facteurs qui peuvent se révéler décisifs lors d'un tour final intense sur une période limitée. Tout comme la capacité de rebondir. Vicente Del Bosque est parvenu à remettre son équipe sur le chemin de la victoire, l'Espagne devenant ainsi la première équipe à remporter le trophée après avoir perdu son premier match. Joachim Löw s'est retrouvé dans une situation similaire après la défaite de son équipe face à la Serbie, une défaite qui «a créé des tensions et une énorme pression, que l'entraîneur a pour tâche de soulager». Entre les matches, l'entraîneur a la possibilité de travailler sur la «capacité de rebondir». Mais en Afrique du Sud, peu d'équipes ont été capables de rebondir durant les 90 minutes. Alors que, lors de l'édition 2009-10 de l'UCL, 14,4% des matches ont été remportés par les équipes qui ont concédé le premier but, seules trois équipes – toutes européennes – sont parvenues à gagner après



L'entraîneur de l'équipe des Pays-Bas, Bert van Marwijk.

avoir été menées au score 0-1 pendant la Coupe du monde.

Parfois, les instants décisifs n'ont rien à voir avec la préparation mentale, physique ou tactique. Quand on lui a demandé quel souvenir il garderait du tournoi en Afrique du Sud, Bert van Marwijk a répondu: «Voir le tir d'Arjen Robben dévié par le gros orteil de Casillas! Ce sont des actions comme celle-là qui peuvent faire la différence et vous permettre de remporter ou non le titre de champions du monde.» Comme Roy Hodgson l'avait déclaré trois semaines auparavant, à Nyon: «Sur trente ans, la chance peut s'égaliser. Mais pas dans une seule édition de la Ligue des champions ou de la Coupe du monde.» ●



Notes de Nyon

«Qu'il gagne ou qu'il perde en Ligue des champions de l'UEFA, l'entraîneur en sort toujours grandi.» C'est le sentiment exprimé par José Mourinho lors du forum qui a rassemblé dix-sept entraîneurs d'élite à Nyon. Le but de cette réunion était de parler de football et d'échanger des idées avec le président de l'UEFA, Michel Platini, le secrétaire général, Gianni Infantino, le directeur de la division Compétitions, Giorgio Marchetti, et le directeur technique, Andy Roxburgh.

L'image des onze éditions précédentes du Forum des Entraîneurs des clubs d'élite de l'UEFA, qui avaient abouti à des propositions maintenant concrétisées (telles que celle de faire disputer les rencontres rapprochées des équipes nationales le vendredi/samedi et le mardi), la douzième édition a également été fertile en idées.

Comme l'illustre le commentaire de José Mourinho, l'objectif du forum était de passer en revue la saison passée des compétitions interclubs – notamment la Ligue des champions, qui sert de référence – et de l'examiner en relation avec le football qui a été par la suite vu lors de la Coupe du monde. Les débats ont porté essentiellement sur les points suivants.

Buts à l'extérieur

La proposition d'analyser le concept de but à l'extérieur ne s'est pas basée sur des données statistiques (seules 19 rencontres en Ligue des champions ont été décidées

Ambiance décontractée pour Michel Platini et Alex Ferguson.



UEFA

par la règle des buts à l'extérieur depuis le lancement de la compétition) mais plutôt sur les conséquences de cette règle sur les matches et les comportements. Par exemple, même dans des rencontres où la règle des buts à l'extérieur n'est finalement pas appliquée, un but pour l'équipe visiteuse peut signifier que le «match est terminé». Si la

règle a été initialement introduite (il y a 45 ans) en réponse aux systèmes défensifs mis en place par les équipes visiteuses, les entraîneurs présents à Nyon ont souligné que l'importance de ne pas concéder de but à domicile peut conduire les équipes recevantes à adopter une approche prudente. «Un 0-0 à domicile n'est pas un mauvais résultat, a déclaré l'un d'entre eux, par conséquent, les équipes sont peut-être tentées de ne pas prendre trop de risques.» Il convient de noter que lors des deux compétitions interclubs de la saison dernière, les matches retour ont produit 26% de buts de plus que les matches aller.

Cette problématique a débouché sur la proposition de ne pas appliquer la règle des buts à l'extérieur lors des prolongations et sur la contre-proposition de ne l'appliquer que lors des prolongations...

La tradition de permettre aux vainqueurs de groupe de l'UCL de jouer leur huitième de finale retour à domicile a en outre été mise en question, compte tenu du fait que, lors de la saison 2009-10, neuf des quatorze rencontres en matches aller et retour (y compris trois quarts de finale et les deux demi-finales) ont été remportées par les équipes qui ont disputé le match retour à l'extérieur.

Après avoir longuement réfléchi, les entraîneurs présents à Nyon se sont prononcés en faveur du statu quo. «Je pense que le public est satisfait de cette règle, a estimé Alex Ferguson, de même que les joueurs et les entraîneurs. Nous discutons d'une formule qui est devenue une des traditions du football européen: je ne m'empresserais pas de la modifier.»

L'état du jeu

«Aucune compétition ne dépasse la Ligue des champions en vitesse et en intensité», a souligné Claude Puel, l'entraîneur de l'Olympique Lyonnais. «Les transitions sont devenues plus rapides et les mécanismes de récupération du ballon sont très efficaces.» Alex Ferguson a relevé lui aussi que, même si l'on considère la période relativement courte des deux ou trois dernières saisons, la vitesse des contres a augmenté. Martin Jol s'est demandé si, avec la tendance à aligner deux milieux récupérateurs, on ne risquait pas de scinder les équipes en deux: une unité défensive de six joueurs et une unité offensive de quatre joueurs. De son côté, Roy Hodgson a mentionné la difficulté de plus en plus grande pour les talents de briller

dans des formations de mieux en mieux organisées, une question également abordée par les entraîneurs d'équipes nationales à Madrid. «*Il se peut que les individualités deviennent moins décisives en Ligue des champions et en Coupe du monde, a commenté Carlo Ancelotti, parce que les équipes les plus performantes sont celles qui semblent les plus collectives et les plus compactes.*» Thomas Schaaf a ajouté: «*En Bundesliga, je pense que ce sont les talents individuels du FC Bayern qui ont fait la différence. Mais lors de la finale de la Ligue des champions, on a pu voir comment l'Inter a su gérer cet aspect avec maestria. Je pense que si les Intéristes ont remporté le titre, ils le doivent plus à leurs vertus collectives qu'aux talents individuels.*»



Discussion entre Claude Puel, Didier Deschamps, Josep Guardiola, Carlo Ancelotti et Claudio Ranieri.

Maintenir une identité

«*Lors de la phase à élimination directe de la Ligue des champions, il faut étudier vos adversaires avec plus d'attention que dans les compétitions nationales*», a fait remarquer Alex Ferguson. «*Il y a différentes cultures à prendre en compte et les préparations tactiques doivent être plus intenses parce qu'on sait qu'à ce niveau, un détail peut faire la différence. Il faut faire attention à ne pas perdre par manque de connaissance.*»

Les commentaires d'Alex Ferguson ont suscité d'intéressantes réflexions parmi ses collègues. Comme d'autres participants au forum, José Mourinho a estimé que l'analyse de l'équipe adverse peut conduire à une focalisation trop marquée sur l'adversaire et à une perte d'identité de l'équipe. Ces réflexions ont été étendues à la Coupe du monde, où d'autres facteurs comme la peur de perdre peuvent empêcher les équipes de s'exprimer réellement. Comme l'a relevé un entraîneur à Madrid: «*Lors de la première mi-temps, j'ai regardé mon équipe et je n'ai pas reconnu mes joueurs. A la pause, ma priorité a été de les convaincre d'être eux-mêmes.*» A Nyon, un des nouveaux participants au forum, l'entraîneur du FC Bâle, Thorsten Fink, a souligné l'importance de cet aspect: «*Il faut encourager les joueurs à s'exprimer et à ne pas perdre*

de vue l'aspect ludique.» Comme l'a fait remarquer un de ses collègues, «*les joueurs ont du plaisir lorsqu'ils sont encouragés à pratiquer leur football.*»

Planter le décor

Les entraîneurs sont connus pour leur souci du détail, mais, comme l'a toujours souligné Arsène Wenger lors de ces événements, certains aspects sont loin d'être des détails. Ce sont même des éléments fondamentaux. Les entraîneurs présents à Nyon cette année ont renouvelé leur demande afin qu'une plus grande attention soit accordée à l'état des surfaces de jeu, non seulement lors de la compétition proprement dite, mais également (et peut-être encore davantage) lorsque des rencontres importantes se déroulent lors des tours de qualification et des matches de barrage, en plein été.

Cette déclaration a engendré une discussion sur d'autres éléments logistiques tels que le déroulement des échauffements, l'arrosage de la pelouse, les règles concernant les cartons jaunes (est-il juste que des équipes provenant des tours de qualification entament la phase de groupes avec un effectif incomplet alors que les équipes automatiquement qualifiées à ce stade disposent de tous leurs joueurs?) et les dispositions relatives aux médias pour les matches de l'UCL, un domaine qui, il faut le noter, semble être structuré d'une manière très acceptable pour les entraîneurs.

Arbitres assistants supplémentaires

Après une longue discussion sur les meilleurs moyens de soutenir le contrôle de la surface de réparation par les arbitres, les entraîneurs se sont dits favorables à la poursuite de l'expérimentation actuelle avec deux paires d'yeux supplémentaires. Les entraîneurs sont très désireux de voir le système à cinq arbitres testé lors de la saison actuelle la Ligue des champions et le point sera de nouveau à l'ordre du jour du prochain forum.

Calendrier international

Cette question a été abordée aussi bien à Nyon qu'à Madrid après «l'inconfort» créé par le déroulement des matches amicaux en août. Le sentiment des entraîneurs – d'équipes nationales et de clubs – est que le calendrier international pourrait bénéficier de quelques adaptations dans ce domaine. La compatibilité entre les compétitions interclubs et les compétitions nationales dans le secteur junior a en outre été examinée, et de nombreux éléments ont été rassemblés en vue de futures discussions. ●



Vicente et les autres lauréats

Le palmarès annuel qui permet à *UEFA technician* de rendre hommage aux entraîneurs qui ont remporté des médailles pendant le printemps et l'été est, cette fois-ci, tout à l'honneur de l'Espagne. Les équipes nationales espagnoles sont arrivées quatre fois en finale, aux niveaux A, M19 et M17; un club espagnol a remporté la première édition de la Ligue Europa de l'UEFA (avant d'enlever la Super Coupe de l'UEFA); et la capitale espagnole a accueilli deux finales de compétitions interclubs.

Coupe du monde, en Afrique du Sud

Or: Vicente Del Bosque (Espagne)
Argent: Bert van Marwijk (Pays-Bas)
Bronze: Joachim Löw (Allemagne)

Ligue des champions de l'UEFA, à Madrid

FC Internazionale Milan - FC Bayern Munich 2-0
Or: José Mourinho
Argent: Louis van Gaal

Ligue Europa de l'UEFA, à Hambourg

Club Atlético de Madrid - Fulham FC 2-1 après prolongation
Or: Quique Sánchez Flores
Argent: Roy Hodgson

Super Coupe de l'UEFA, à Monaco

Club Atlético de Madrid - FC Internazionale Milan 2-0
Or: Quique Sánchez Flores
Argent: Rafael Benítez

Championnat d'Europe des moins de 19 ans, en France

France - Espagne 2-1
Or: Francis Smerecki
Argent: Luis Milla

Championnat d'Europe des moins de 17 ans, au Liechtenstein

Angleterre - Espagne 2-1
Or: John Peacock
Argent: Ginés Meléndez

Coupe du monde féminine M-20, en Allemagne

Allemagne - Nigéria 2-0
Or: Maren Meinert

Championnat d'Europe féminin des moins de 19 ans, en ARY de Macédoine

France - Angleterre 2-1
Or: Jean-Michel Degrange
Argent: «Mo» Marley

Championnat d'Europe féminin des moins de 17 ans, en Suisse

Espagne - République d'Irlande 0-0 après prolongation (4-1 aux tirs au but)
Or: Jorge Vilda*
Argent: Noel King

* Egalement médaille de bronze à la Coupe du monde M17 à Trinité-et-Tobago

Ligue des champions féminine de l'UEFA, à Getafe (Madrid)

1. FFC Turbine Potsdam - Olympique Lyonnais 0-0 après prolongation (7-6 aux tirs au but)
Or: Bernd Schröder
Argent: Farid Benstifi



José Mourinho.